

Les dix Francs du Soldat



Un jour, dans la ville de N..., où se trouvait une garnison récemment arrivée de Rome, quatre soldats étaient à causer ensemble. Un d'entre eux, quelque peu loustic, et de plus caporal, s'adressant à son voisin :

—Dis donc, Meynard, pourquoi dirait-on bien que tu laisses là le tabac, et qu'on ne te voit plus jamais à la cantine?

—La cantine est là pour ceux qui en veulent, caporal. Je laisse tranquilles ceux qui y vont, mais je veux être libre d'y aller ou de ne pas y aller moi-même. Pour quant au tabac, si je n'en use plus, c'est mon idée, voilà !

Cette réponse plut sans doute médiocrement au caporal, car il se tut, et quitta peu après la société. Il sentait qu'il était dépaycé dans ce groupe. En effet, les trois autres étaient des convertis de la Mère Admirable.

L'intrus parti, celui qu'on avait appelé Meynard dit à ses compagnons :

—Je n'ai pas voulu donner le fin mot au Caporal, mais pour vous, frères, il n'y a pas de mystères ; si j'ai réformé le tabac, c'est que je veux envoyer quelque chose à *Mater Admirabilis*.

A ce nom aimé, tous les visages rayonnèrent.

—Ah ! dit l'un, vous souvenez-vous de ses yeux baissés, frères ? Ils me remuent encore le cœur, à quatre cent lieues de distance.

—Elle me donne la paix à travers la terre et la mer qui me séparent d'elle, dit le troisième ; quand je pense à elle il fait beau temps au dedans de mon cœur tant que ce souvenir dure.

Que le lecteur ne s'imagine pas que nous prêtons à nos soldats des paroles de fantaisie ; tout ceci est parfaitement historique.

Il y avait dans la ville de N..., un couvent du Sacré-Cœur. Quelque temps après la conversation que nous venons de nous rapporter, un militaire s'y présentait.

C'était Meynard. Il avait choisi un jour de grande tenue.

—Ma sœur, dit-il à la religieuse qui vint lui ouvrir, ne pourrait-on pas trouver ici, par votre entremise, le moyen d'envoyer quelque chose à vos sœurs de Rome ?

—Parfaitement, mon ami, entrez, répondit la religieuse qui, en entendant cette demande, se douta qu'elle parlait à un enfant de la Madone de la Trinité.

Voilà dix francs que j'ai épargnés, ma sœur. Je voudrais les faire tenir à celle qui arrange la chapelle de *Mater Admirabilis* ; elle en fera ce qu'elle voudra pour la Sainte-Vierge.

Le brave soldat s'imaginait offrir tout l'or du monde. Ces dix francs, en effet, lui avait coûté bien des privations.

—Et comment, lui dit la sœur émue, avez-vous pu trouver cela ?

—Voici, ma sœur : j'ai laissé le tabac, je me suis privé d'aller boire avec les camarades, ainsi j'ai pu mettre chaque jour un peu de côté ; car depuis ma rentrée en France, je n'ai plus qu'une pensée, c'est d'envoyer un souvenir à la Mère Admirable, qui m'a ramené au bon Dieu.

On jugea avec raison que ces pièces d'argent, recueillies au prix de ces longs sacrifices, plus héroïques qu'on ne le pourrait croire, seraient elles-mêmes, le plus beau souvenir à offrir à la Madone de-la Trinité-du-Mont. On les envoya donc à Rome sans y toucher. Là elle furent percées et disposées en chaînette. Cette chaînette, placée en *ex-voto* près de la Sainte-Vierge, porte pour inscription ;

LES DIX FRANCS DU SOLDAT.